

QUATRE MOIS PARMI NOS NOIRS D'AFRIQUE

**La loi française
a rendu
les noirs libres
mais les chefs
de couleur
ont toujours
leurs « captifs »**

Des noirs des deux sexes travaillaient sur la route. Pliés en deux comme s'ils attendaient le partenaire pour jouer à saute-mouton, ils la tapaient avec une latte. Cela faisait deux rangées, une d'hommes, une de femmes, les femmes vieilles et laides, la peau ratatinée sur le squelette. Evidemment, elles ne pouvaient plus servir qu'à cela.

Sur le bord de la chaussée, un orchestre à trois tambourins et un flûtiau. Pour donner la cadence aux cantonniers, il jouait un air qui montait et descendait en quatre temps, sur quatre sons, du lever du jour à son coucher. Un chien pacifique en serait devenu enragé !

Une autre équipe allait et venait, des pierres sur la tête, les uns n'en portant qu'une, les autres trois ou quatre, dans une petite corbeille, une corbeille pour une douzaine d'œufs !

Du chantier au tas de pierres, cinq cents mètres. Chaque pierre, chaque corbeille représentaient un kilomètre de marche. Vous m'assurerez qu'à notre époque il existe des rouleaux à vapeur, des camions automobiles, voire des charrettes à bras. Je vous répondrai, d'ici, que vous avez rêvé ! En tout cas, si vous en connaissez dans les hangars de l'administration coloniale, dites-le, j'y cours !

Un avion passe, parfois, au-dessus de l'Afrique noire ; cela se comprend, c'est une machine qui va vite. Tandis qu'un rouleau à vapeur ! Chacun en a vu. Rien ne se meut plus lentement. On m'a dit qu'un de ces instruments était en route. Il aurait quitté la France depuis vingt-huit ans ! Ayons confiance ! Il arrivera !

On a essayé la brouette, il faut le reconnaître. La brouette datant de Pascal avait eu le temps de faire le voyage. Hélas ! qu'il soit Mandingue, Peul, Bambara, Sonrha, Mossi, Gourmantché, Berba, Toucouleur, le fils des ténèbres n'a jamais su se servir de la roue. L'a



LE TRAVAIL SUR LES ROUTES. — 1^{re} rangée : moines primitifs de transport de matériaux (1^{re} et 2^e photographies). Troupe de tam-tam distrayant et encourageant les travailleurs. — Deuxième rangée : des noirs battent la route avec leurs latès. — Troisième rangée, à gauche : femmes noires occupées à la même besogne. — Au centre : des noirs défoncent le terrain à coups de pio. — A droite : le capitaine surveille les travailleurs.

supprimé les esclaves ? Les esclaves sont restés où ils étaient, c'est-à-dire chez leurs acheteurs. Ils ont simplement changé de nom : de captifs de traite ils sont devenus captifs de case ; ils naissent *Ga-Bibi*, ainsi que l'on appelle les petits des serfs. Ce sont les nègres des nègres. Les maîtres n'ont plus le droit de les vendre. Ils les échangent. Surtout ils leur font faire des fils. L'esclave ne s'achète plus, il se reproduit. C'est la couveuse à domicile !

La vaine expérience des villages de liberté

La France tâta d'une solution. Vers 1910, elle fonda, au Soudan, des villages de liberté. Nos envoyés parcouraient la brousse, recrutant, cette fois, non pour l'armée, mais pour le principe. Nous ramenions du gibier de ces tournées démocratiques. Nous les parquions dans nos

là que détails ; nous sortons de l'affaire. L'important commence dès que le blanc paraît.

Les prestations

Qui dit blanc dit, ici, administration. L'administration est le cauchemar du nègre. A tous les moments de sa vie, elle trouble sa quiétude. Lui qui dormait si bien ! — Dibout ! Dibout (debout) ! Cinquante hommes pour ma commandant !

C'est le milicien qui apparaît. Il faut relever un pont, retaper une route, etc.

Le chef ne va pas donner ses enfants ni ses gendres. Il cède les captifs.

— Sauvages ! crie le tirailleur, qui est aussi nègre qu'eux. En route, courir ! Chicotte !

Cela s'appelle les prestations. Chaque noir, en dehors de l'impôt, doit de sept à quinze jours de prestations par an.

Ce sont les captifs qui les font ! Au nom de la loi blanche, chacun ne doit que ses quinze jours ; au nom de la coutume noire, le captif doit quinze plus quinze plus quinze plus quinze... tout ce que les autres ne font pas !

Ainsi tout le monde est content. La loi blanche est humaine et les coutumes d'Afrique sont respectées !

C'est le captif qui constitue les compagnies de travailleurs. Là, il en a pour deux ans. C'est lui qui creuse le canal de Sotuba. Lui qui a fait et qui fait les chemins de fer du Sénégal, du Soudan, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire, du Togo, du Dahomey, Du Congo ! Nous arriverons au Congo, soyez patients ; nous aurons chaud, mais ce ne sera pas pour rien !

L'argent qu'il reçoit, il le remet à son chef. C'est lui qui fait les routes. Lui qui m'a porté, ainsi que mes caisses de conserves et ma valise. Ma pauvre vieille valise en peau de cochon, tu avais un air tout ahuri sur la tête de Mamadou, à travers la grande forêt !

C'est le captif qui, pendant des jours, arpente la savane, trente kilos de manioc en charge, suivi de ses femmes et de ses enfants, lamentable kyrieelle, pour ravitailler les chantiers de la civilisation !

Un camion ferait beaucoup mieux l'affaire. Mais l'essence revient à des prix fous, tandis qu'il y a beaucoup de bananiers. Lui, c'est le moteur à bananes !

Quand il n'y a plus d'hommes dans les villages et qu'il en faut encore, les chefs expédient les vieux *ouolosos* et les jeunes *Ga-Bibi*.

Après les vieillards et les enfants, il envoie les femmes, non les jeunes captives, mais les anciennes, les desséchées, celles dont la peau, depuis longtemps, n'est plus repassée.

Tout sert en Afrique !

Albert LONDRES.

La France remercie les Soviets pour le concours du « Krassine » aux recherches de l'aviation « Latham »

Moscou, 16 octobre (dép. Havas). — M. Herbet a rendu visite à M. Litvinov. Il lui a lu une lettre du ministère des Affaires étrangères française exprimant sa reconnaissance au gouvernement soviétique et aux membres de l'expédition du *Krassine* pour leur participation aux recherches du *Latham*.

ALBERT I^{er} EST SOUFFRANT

Bruxelles, 16 octobre (dép. Havas). — Le roi est atteint, depuis quelques jours, d'une crise de sciatique d'ailleurs sans gravité.



Travailleurs sur la route

brouette basculait. Il butait dedans. Alors il la soulevait et la mettait sur sa tête ! On s'en est tenu là.

Trois tambourins, un flûtiau. Quand la musique s'arrêtait, les tapeurs s'arrêtent.

La capita (1) fait repartir le tout avec son manigolo. Ce sont les captifs !

Les captifs

Eh ! oui, les captifs ! Angleterre, France, Italie, Espagne, Belgique, Portugal envoient leurs représentants à la tribune de leur Chambre. Ils disent : « L'esclavage est supprimé, nos lois en font foi. »

Officiellement, oui. En fait, non ! Et peut-être n'est-ce pas encore possible.

Souvenez-vous ! De cela il n'y a pas huit mois, une dépêche de Londres annonçait dans les journaux français qu'en Sierra Leone l'Angleterre venait de libérer deux cent trente mille captifs.

Il y en avait donc ?

Il y en a toujours, y compris ces deux cent trente mille-là ! Il n'y a même que cela ! On les appelle : captifs de case. Ce terme n'est pas une expression, vestige du passé ; il désigne une réalité. En langage indigène, ils répondent au nom de *ouolosos* qui signifie : naître dans la case. Ils sont la propriété du chef, tout comme les vaches et autres animaux. Le chef les abrite, les nourrit. Il leur donne une femme ou deux. Les couples feront ainsi de petits *ouolosos*.

Autrefois, ils étaient captifs de traite. Quand les nations d'Europe ont supprimé la traite (officiellement), ont-elles du même coup

villages. Vous pouvez penser combien les nègres s'amusaient à contempler le buste de la République ! On leur donnait des graines ; ils les mangeaient au lieu de les semer. Ceux qui arrivaient à vivre ne cherchaient, à leur tour, qu'à posséder des captifs. Les anciens chefs n'étaient pas contents. Ils leur avaient acheté leurs femmes, ils venaient les leur reprendre. Bref ils retrouvaient le troupeau et d'un coup de chicotte, au nom des dieux locaux, ils leur inculquaient en quelques cinglées l'horreur du changement et le respect des traditions.

La France fit mieux : elle posta des sentinelles autour des villages de liberté pour empêcher les libérés de retourner à l'esclavage ! Elle n'allait pas plus loin !

On en rencontre encore, de ces paradis. Ils ressemblent à des champs de termitières. Les cases sont devenues des tas de boue. Dans l'un d'eux, près de Kita, à Dyambourbourou, il n'y avait plus qu'un vieux... L'enfant de la liberté était courbé comme le charbonnier quand il atteint le sixième étage, ses cinquante kilos sur le dos !...

L'Afrique est encore captive. Pour un homme libre il est quinze *ouolosos*. Dans la vie nègre, ces *ouolosos* ne sont pas fortement malheureux. Ils vont chercher l'eau, ils cultivent le loupin, et quand le propriétaire ne sait plus comment les employer, il dit à chacun : « Va-t'en pour six mois, débrouille-toi pourvu que tu me rapportes ton impôt. » En principe, ils travaillent quatre jours pour le maître ; les trois autres jours, ils s'étirent, grattent leurs pieds, se caressent le ventre. Mais ce ne sont

(1) Contremaître noir.